511

M.L. 3234/3

selectæ

HÉRODIADE

FRAGMENTS

PAR

STÉPHANE MALLARMÉ

HÉRODIADE

La nourrice.

Tu vis! ou vois-je ici l'ombre d'une princesse
À mes lèvres tes doigts et leurs bagues, et ceux
De marcher dans un âge ignoré!

Hérodiade

Reculer.
Le blond torrent de mes cheveux immaculés,
Quand il baigne mon corps solitaire, le glace
D'horreur, et mes cheveux que la lumière enlace
Sont immortels. O femme, un baiser me tuerait
Si la beauté n'était la mort.

Par quel attrait
Mensé, et quel matin oublié des prophètes
Verse sur les lointains mourants ses vieilles fêtes,
Le sais-je? Tu m'as vue, ô nourrice d'hiver

Sous la lourde prison de pierres et de fer
Où de mes vieux lions traînent les siècles fauves
Entrer, et je marchais, fatale, les mains sauves,
Dans le parfum désert de ces anciens rois.
Mais encore as-tu vu quels furent mes effrois?
Je m'arrête, rêvant aux exils, et j'effeuille,
Comme près d'un bassin dont le jet d'eau m'accueille,
Les pâles lys qui sont en moi, tandis qu'épris
De suivre du regard les languides débris
Descendre à travers ma rêverie en silence,
Les bêtes de ma robe écartent l'indolence
Et regardent mes pieds qui calmeraient la mer.

Calme, toi, les frissons de ta senile chair,
Viens, et ma chevelure imitant les manières
Trop farouches qui font votre peur des crinières,
Oeide-moi, puisqu'ainsi tu n'oses plus me voir,
À me peigner nonchalamment dans un miroir.

La Nourrice.

Sinon la myrrhe gaie en ses bouteilles closes,
De l'essence ravie aux vieilleuses de roses,
Voulez vous mon enfant essayer la vertu
Funèbre.

Hérodiade

Laisse-là ces parfums! Ne sais-tu
Que je les hais nourrice, et veux-tu que je sente
Leur ivresse noyer ma tête languissante?
Je veux que mes cheveux, qui ne sont pas des fleurs
À répandre l'oubli des humaines douleurs
Mais de l'or à jamais vierge des aromates,
Dans leurs éclairs cruels et dans leurs pâleurs mates,
Conservent la froideur stérile du métal,

Vous ayant reflétés, joyaux du mur natal
Armes, vases, depuis ma solitaire enfance.

La Nourrice

Pardon, l'âge effaçait, reine, votre défense
De mon esprit pâli comme un vieux livre, ou noir, . . .

Hérodiade

Assez! tiens devant moi ce miroir!
O miroir!
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée,
Que de fois, et pendant les heures, désolée
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont
Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,
Je m'apperçus en toi comme une ombre lointaine.
Mais, horreur! des soirs, dans ta sévère fontaine,
J'ai de mon rêve épars comme la nudité!
Nourrice, suis-je belle?

La Nourrice

Un astre en vérité:
Mais cette tresse tombe . . . .

Hérodiade

Arrête dans ton crime,
Qui refroidit mon sang vers sa source, et réprime
Ce geste, impiété fameuse. Ah! conte-moi
Quel sûr démonte jette en ce sinistre émoi:
Ce baiser, ces parfums offerts, et, le dirais-je?
Ô mon coeur, cette main encore sacrilège,
Car tu voulais, je crois, me toucher, sous un jour
Qui ne finira pas sans malheur sur la tour . . .

Ô tour qu'Hérodiade avec effroi regarde!

La Nourrice

Temps bizarre, en effet, de quoi le Ciel vous garde?
Vous errez, ombre seule et nouvelle fureur,
Et regardant en vous, vraiment avec terreur;
Mais pourtant adorable autant qu'une immortelle,
Ô mon enfant, et belle affreusement, et telle
Que...

Hérodiade

Mais n'allais-tu pas me toucher?

La Nourrice

J'aimerais
Être à qui le destin réserve vos secrets.

Hérodiade

Oh! tais-toi!

La Nourrice

Viendra-t-il parfois?

Hérodiade

Étoiles pures
N'entendez pas!

La Nourrice

Comment, sinon parmi d'obscures
Épouvantes, songer plus implacable encor
Et comme suppliant le dieu que le trésor
De votre grâce attend! Et pour qui, dévorée

D'angoisses, gardez-vous la splendeur ignorée
Et le mystère vain de votre être?

Hérodiade

Pour moi.

La Nourrice

Triste fleur qui croît seule et n'a pas d'autre émoi
Que son ombre dans l'eau vue avec Atonie!

Hérodiade

Va, garde ta pitié comme ton ironie!

La nourrice

Toutefois expliquez: oh! non, naïve enfant,
Décroîtra quelque jour ce dédain triomphant....

LXXX

Hérodiade

Mais qui me toucherait, des lions respectée?
Du reste, je ne veux rien d'humain, et sculptée,
Si tu me vois les yeux perdus au paradis,
C'est quand je me souviens de ton lait bu jadis.

La Nourrice

Victime lamentable à son destin offerte!

Hérodiade

Oui, c'est pour moi, pour moi que je fleuris, déserte!
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,
Ovs ignorés, gardant votre antique lumière

Sous le sombre sommeil d'une terre première,
Vous, pâtres où mes yeux comme de pars bijoux
Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous,
Métaux qui donnez à ma jeune chevelure
Une splendeur fatale en sa massive allure!
Quant à toi, femme née en les siècles malins
Pour la méchanceté des antres sybillins,
Qui parles d'un mortel devant qui, des calices
De mes robes, arôme aux farouches délices,
Sortirait le frisson blanc de ma nudité,
Prophétise que si le tiède azur d'été,
Pour lequel, par instants, la femme se dévoile,
Ne voit dans ma pudeur quelottante d'étoiles,
Je meurs!
J'aime l'horreur d'être vierge et je veux
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux,
Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile
Inviolé, sentir en la chair inutile,
Le froid scintillement de ta pâle clarté,
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,
Nait blanche de glaçons et de neige cruelle!
Et ta soeur solitaire, ô ma soeur éternelle,
Mon rêve montera vers toi. Parfois, déjà
Rare limpidité d'un coeur qui le songea,
Je me crois seule en ma monotone patrie,
Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie
D'un miroir qui reflète en son calme dormant
Hérodiade au clair regard de diamant...
Ô charme dernier, oui, je le sens. Je suis seule!

La Nourrice

Madame, allez vous donc mourir?

Hérodiade

Non, pauvre aïeule,
Sois calme, et, t'éloignant, pardonne à ce coeur dur.

Mais avant, si tu veux, clos les volets : l'azur
Seraphique sourit dans les vitres profondes,
Et je déteste, moi, le bel azur !
Des ondes
Se bercent, et, là bas, sais tu pas un pays
Où le sinistre ciel ait les regards haïs
De Vénus qui, le soir, brûle dans le feuillage ?
J'y voudrais fuir.
Allume encore, — enfantillage,
Dis-tu ? — ces flambeaux où la cire au feu léger
Pleure parmi l'or par quelque fleur étranger
Et ...

La nourrice

Maintenant !

Herodiade

adieu.
Vous mentez, ô fleur nue
De mes lèvres !
J'attends une chose inconnue,
Ou, peut-être, ignorant le mystère et vos cris,
Jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris
D'une enfance sentant parmi les rêveries
Se séparer enfin ses froides pierreries.

Stéphane Mallarmé.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô doux bruit de la pluie
Par terre et sur le toit
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le bruit de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison !

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

Paul Verlaine.

Sainte

À la fenêtre recélant
Le santal vieux qui se dédore
De sa viole étincelant
Jadis avec flûte ou mandore.

Est la Sainte pâle, étalant
Le vieux livre qui se déplie
Du Magnificat ruisselant
Jadis selon Vêpre et Complie:

À ce vitrage d'ostensoir
Que frôle une harpe par l'ange
Formée avec son vol du soir
Pour le délicat phalange

Du doigt, qui, sur le vieux santal
Ni le vieux livre, elle balance
Sur le plumage instrumental,
Musicienne du silence.

Stéphane Mallarmé.

Placet.

J'ai longtemps rêvé d'être, ô Duchesse, l'Hébé
Qui rit sur votre tasse au baiser de tes lèvres.
Mais je suis un poète, un peu moins qu'un abbé,
Et n'ai point jusqu'ici figuré sur le Sèvres.

Puisque je ne suis pas ton bichon embarbé,
Ni tes bonbons, ni ton carmin, ni tes yeux mièvres,
Et que sur moi pourtant ton regard est tombé;
Blonde dont les coiffeurs divins sont des orfèvres,

Nommez-nous... vous de qui les souris framboisés
Sont un troupeau poudré d'agneaux apprivoisés
Qui vont broutant les cœurs et bêlant aux délices,

Nommez-nous... et Boucher sur un rose éventail
Me peindra flûte aux mains endormant ce bercail,
Duchesse, nommez-moi berger de vos sourires.

(1762).

Stéphane Mallarmé.

Don du Poème.

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée!
Noire, à l'aile sanglante et pâle, déplumée,
Par le verre brûlé d'aromates et d'or,
Par les carreaux glacés, hélas! mornes encor,
L'aurore se jette sur la lampe angélique,
Palmes! et quand elle a montré cette relique
À ce père essayant un sourire ennemi,
La solitude bleue et stérile a frémi.
Ô la berceuse avec ta fille et l'innocence
De vos pieds froids, accueille une horrible naissance.
Et ta voix rappelant viole et clavecin,
Avec le bloigt fané payeras-tu le sein
Par qui coulés en blancheur sybilline la femme
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame?

Stéphane Mallarmé.

L'APRÈS MIDI D'UN

FAVNE

EGLOGUE

Par

STÉPHANE MALLARMÉ

Le Faune

Ces nymphes je les veux perpétuer

Si clair
Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air
Assoupi de sommeils touffus.
Aimais-je un rêve?
Mon doute, amas de nuit ancienne s'achève
c. à d. en ma flûte
En maint rameau subtil, qui demeuré les vrais
Bois mêmes, prouve, hélas! que bien seul je m'offrais
Pour triomphe la faute idéale de roses! —

Réfléchissons.

Ou si ces nymphes dont tu gloses

Figurent un souhait de tes sens fabuleux!
Faune l'illusion s'échappe des jeux bleus.
Et froids, comme une source en fleurs de la plus chaste:
Mais, l'autre, tout soupirs, dis tu qu'elle contraste
Comme brise du jour chaude dans ta toison?
Que non! par l'immobile et large pamoison
Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,
Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte
Au bosquet arrosé d'accords; et le seul vent
Hors des deux tuyaux prompts à s'exhaler avant
Qu'il disperse le son dans une plaie aride,
C'est à l'horizon pas remué d'une ride,
Le visible et serein souffle artificiel
De l'inspiration qui regagne le Ciel.

Ô bords Siciliens d'un calme mariage
Qu'à l'envi des soleils ma vanité saccage,
Tacites sous les fleurs d'étincelles, „ Contez
„ Que je coupais ici les creux roseaux domptés
„ Par le talent; quand, sur l'or glauque de lointaines
„ Verdures dédiant leur vigne à des fontaines,
„ Ondoie une blancheur animale au repos:
„ Et qu'au prélude lent où naissent les pipeaux
„ Ce vol de cygnes, NON! de naïades se sauve
„ Ou plonge....

Inerte tout brûle dans l'heure fauve.

Sans marquer par quel art ensemble détalez,
Tant d'hymen souhaité et qui cherche le là :
Alors m'éveillerai-je à la ferveur première,
Droit et seul sous un flot antique de lumière,
Lys ! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Autre que ce doux rien par leur lèvre ébruité,
Le baiser, qui tout bas des perfides assure,
Mon sein, vierge de preuve, attente une morsure XL
Mystérieuse, due à quelqu'auguste dent ;
Mais bast ! arcane tel état pour confident
Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue :
Qui, détournant à soi le trouble et la joue
Rêve, en un long solo, que nous amusions
La beauté d'alentour par des confusions
Fausses entre elle-même et notre chair crédule,
Et de faire ainsi haut que l'amour se module
Evanouir du songe ordinaire de dos
Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos, L
Une sonore, vaine, et monotone ligne.

Tâche donc, instrument des faites, ô maligne
Syrinx, de refleurir aux lacs où tu m'attends !
Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps
Des déesses, et, par d'idolâtres peintures,
A leur ombre enlever encore des ceintures :
Ainsi quand des raisins j'ai suci la clarté,
Pour bannir un reçu par ma feinte écarté,
Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide LX
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Ô Nymphes regonflons des souvenirs divers.

„Mon oeil trouant les Jones dardait chaque encolure
„Immortelle, qui noie en l'onde sa brûlure
„Avec un cri de rage au ciel de la forêt;
„Et le splendide bain de cheveux disparaît
„Dans les clartés et les frissons, ô pierreries!
„J'accours; quand, à mes pieds, s'entrejoignant (meurtries
„De la langueur goutée à ce mal d'être deux)
„Des dormeuses parmi leurs seuls bras hasardeux: LXX
„Je les ravis, sans les désenlacer, et vole
„A ce massif, haï par l'ombrage frivole,
„De roses trahissant tout parfum au soleil,
„Où notre ébat au jour consumé soit pareil.

Je t'adore, courroux des vierges, ô délice
Du sacré fardeau nu qui se glisse
Pour faire ma lèvre en feu buvant, comme un éclair
Tressaille! la frayeur secrète de la chair:
Des pâos et l'inhumaine au coeur de la timide.
Qui délaisse à la fois une innocence, humide LXXX
De larmes folles ou de moins tristes vapeurs.

„Mon crime c'est d'avoir, gai de vaincre ces peurs
„Traitresses, divisé la touffe échevelée
„De baisers que les dieux gardaient si bien mêlée;
„Car à peine j'allais cacher un vive ardent
„Sous les replis heureux d'une seule [gardant
„Par un doigt simple afin que sa candeur de plume
„Se teignit à l'émoi de sa soeur qui s'allume,
„La petite naïve et ne rougissant pas:)
„Que de mes bras, défaits par de vagues trépas, XC
„Cette proie, à jamais ingrate, se délivre
„Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre.

Eaux fis! Vers le bonheur d'autres m'entraîneront
Sur leur barque nouée aux cornes de mon front:
Tu sais, ma passion, que pourpre et dieu mûrit,
Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure;
Et notre sang, épris de qui le va saisir,
Coule pour tout l'essaim éternel du désir.
A l'heure où le bois d'or et de cuivre se teinte
Une fête s'exhale en la feuillée éteinte:
Etna! c'est parmi toi visité de Vénus,
Sur ta lave posant ses talons ingénus,
Quand tonne un sommeil triste où s'éprend la flamme.
Je tiens la reine!

O sûr châtiment...

Non, mais l'âme
De paroles vacante et ce corps alourdi
Eurd succombant au soir tiède de midi:
Sans plus il faut dormir en l'oubli du blasphème,
Sur le sable altéré gisant et comme j'aime
Ouvrir ma bouche à l'astre efficace des vins!

Couple, adieu; je vais voir l'ombre que tu devins. CX

FIN

Apparition

La lune s'attristait. Des séraphins en fleurs,
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
— C'était le jour bénis de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli;
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli;
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue,
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours des ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Stéphane Mallarmé.

Le Guignon.

Au dessus du bétail écourant des humains
Bondissaient par instants les sauvages crinières
Des mendiants d'azur perdus dans nos chemins.

Un vent mêlé de cendre effarait leurs bannières
Où passe le divin gonflement de la mer
Et creusait autour d'eux de sanglantes ornières.

La tête dans l'orage ils défiaient l'enfer,
Ils voyageaient sans pains, sans bâtons et sans urnes,
Mordant au citron d'or de l'Idéal amer.

La plupart ont râlé dans des ruvins nocturnes
S'enivrant du plaisir de voir couler son sang.
La Mort fut un baiser sur ces fronts taciturnes.

S'ils sont vaincus, c'est par un ange très puissant
Qui rougit l'horizon des éclairs de son glaive
L'orgueil fait éclater leur coeur reconnaissant.

Ils tettent la douleur comme ils tétaient le Rêve
Et quand ils vont rhytmant leurs pleurs voluptueux
Le peuple s'agenouille et leur mère se lève.

Ceux là sont consolés étant magestueux.
Mais ils ont sous les pieds des frères qu'on bafue,
Dérisoires martyrs d'un hasard tortueux.

Des pleurs aussi salés rongent leur pâle joue,
Ils mangent de la cendre avec le même amour;
Mais vulgaire ou burlesque est le sort qui les roue.

Ils pouvaient faire aussi sonner comme un tambour
La servile pitié des races à l'oeil terne,
Egaux de Prométhée à qui manque un vautour!

Non. Vivre et fréquenter les déserts sans citerne
Ils marchent sous le fouet d'un squelette rageur,
Le GUIGNON, dont le rire identé les poursuit.

S'ils vont, il grimpe en croupe et fait voyageur,
Suit le torrent franchi, les plonge en une mare
Et fait un sol crotté du superbe nageur.

Grâce à lui, si l'un chante en son buccin bizarre,
Des enfants mordront en un rire obstiné,
Qui, soufflant dans leurs mains, singeront la fanfare.

Grâce à lui, s'ils s'en vont tenter un sein fané
Avec des fleurs pour qui l'impureté s'allume,
Des lichens naîtront sur leur bouquet damné.

Et ce squelette nain coiffé d'un feutre à plume
Et botté dont l'aisselle pour poils de longs vers
Est pour eux l'infini de l'humaine amertume.

Et si, rois, ils vont provoquer le pervers,
Leur rapière en pinçant suit le rayon de lune
Qui neige en sa carcasse et qui passe au travers.

Malheureux sans l'orgueil d'une autre infortune,
Dédaigneux de venger leurs os de coup de bec,
Ils convoitent la haine et n'ont que la rancune.

Ils sont l'amusement du racleur de rebec,
Des femmes, des enfants et de la ville engeance
Des coquetons d'amour quand le broc est à sec.

Les poètes savants leur prêchent la vengeance
En ne sachant leur mal et les voyant bénis
Les dieux insipients et sans intelligence.

« Ils peuvent, sans quêter quelques soupirs guerisés,
« Comme un buffle se cabre aspirant la tempête,
« Savourer à présent leurs maux éternisés :

« Nous soûlerons d'encens les Forts qui tiennent tête
« Aux fauves séraphins du Mal ! Ces baladins
« N'ont pas mis d'habit rouge et veulent qu'on s'arrête ! »

Quand chacun a sur eux craché tous ses dédains,
Nus, ensoiffés de grand et piant le tonnerre,
Ces Hamlet abreuvés de malaises badins.

Vont ridiculement se pendre au réverbère.

Stéphane Mallarmé.

Autre Sonnet.

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos,
Il m'amuse d'élire avec le seul génie
Une ruine par mille écumes bénie
Sous l'hyacinthe, au loin, de ses jours triomphaux.

Coure le froid avec ses silences de faulx,
Je n'y hululerai pas de vide nénie
Si ce très par ébat au ras du sol dénie
À tout site l'honneur du paysage faux.

Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale
Trouve en leur docte manque une saveur égale :
Qu'un éclat de chair humain et parfumant !

Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne,
Je pense plus longtemps peut-être éperdûment
À l'autre, au sein brûlé d'une antique amazone.

Stéphane Mallarmé.

Cette Nuit.

Quand l'ombre menaça de la fatale loi
Tel vieux Rire, désir et mal de mes vertèbres,
Affligé de périr sous les plafonds funèbres
Il a plongé son aile indubitable en moi.

Lustre, ô salle d'ébène où, pour séduire un roi,
Se tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,
Vous n'êtes qu'un orgueil ment i par les ténèbres
Aux yeux du solitaire ébloui de sa foi.

Oui, je sais qu'au lointain de cette nuit, la Terre
Jette d'un grand éclat l'insolite mystère,
Pour les siècles hideux qui l'obscurciront moins.

L'espace à soi pareil qu'il s'accroche ou se mire
Roule dans un ennui des yeux vils pour témoins
Que s'ouvre d'un astre en fête allumé le génie.

Stéphane Mallarmé.

Le Tombeau d'Edgard Poe.

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange!

Eux, comme un vil sursaut d'hydre ayant jadis l'Ange
Donner un sens trop pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief!
Si votre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici: bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins pose à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Stéphane Mallarmé.

Quatre Sonnets.

I.

Tout Orgueil fume-t-il du soir,
Torche dans un brandon étouffée
Sans que l'immortelle bouffée
Ne puisse à l'abandon surseoir!

La chambre ancienne de l'hoir
De maint riche mais chu trophée
Ne serait pas même chauffée
S'il survenait par le couloir.

Affres du passé nécessaires
Agrippant comme avec des serres
Le sépulcre de désaveu,

Sous un marbre lourd qu'elle isole
Ne s'allume pas d'autre feu
Que la fulgurante console.

Stéphane Mallarmé.

Jardin d'Hiver.

Le soir lorsque la lune épand ses frissons bleus.
Parmi les peaux de tigre et les tapis moëlleux
Dans le silence lent de la chambre de verre
Un grand jet d'eau sanglotte au milieu de la serre,
Comme s'il se plaignait élégiaquement
De retomber toujours dans le bassin dormant
Et de ne pas pouvoir, pour calmer sa rancune
Porter son baiser froid aux lèvres de la lune.

Georges Rodenbach

II

Surgi de la croupe et du bond
D'une verrerie éphémère
Sans fleurir la veillée amère
Le col ignoré s'interrompt.

Je crois bien que deux bouches n'ont
Bu, ni son amant ni ma mère,
Jamais à la même chimère,
Moi, sylphe de ce froid plafond!

Le pur vase d'aucun breuvage
Que l'inexhaustible veuvage
Agonise mais ne consent,

Naïf baiser des plus funèbres!
Le rien expirer annonçant
Une rose dans les ténèbres.

III.

Une dentelle s'abolit
Dans le doute du jeu suprême
Là n'entrouvrir comme un blasphème
Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit
D'une guirlande avec la même,
Enfui contre la vitre blême
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais, chez qui du rêve se dore.
Tristement dort une mandore
Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre
Selon nul ventre que le sien,
Filial on aurait pu naître.

Voir la glose de ⊘
Theodor de Wyzewa
en
La IVe livraison
de la
Revue Indépendante.
P. 152. – 155.
Février 1887

La Fin.

Oh combien de marins, combien de capitaines.
etc. (V. Hugo).

Eh bien, tous ces marins — matelots, capitaines,
Dans leur grand Océan à jamais engloutis...
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines
Sont morts — absolument comme ils étaient partis.

Allons! c'est leur métier; ils sont morts dans leurs bottes!
Leur boujaron au cœur, tout vifs dans leurs capotes...
— _Morts_.. Merci: la _Camarde_ a pas le pied marin;
Qu'elle couche avec vous: c'est votre bonne-femme...
— Eux, allons donc: Entiers! enlevés par la lame!
Ou perdus dans un grain...

Un grain... est-ce la mort ça! la basse voilure
Battant à travers l'eau! — Ça se dit encombrer...
Un coup de mer plombé, puis la haute mâture
Fouettant les flots ras — et ça se dit _Sombrer_.

— Sombrer — Sondez ce mot. Votre _mort_ est bien pâle
Et pas grand'chose à bord, sous la lourde rafale...
Pas grand'chose devant le grand sourire amer.
Du matelot qui lutte. — Allons donc, de la place! —
Vieux fantôme éventé, la _Mort_ change de face:
La Mer!

Noyés? — Eh allons donc! Les _Noyés_ sont d'eau douce
— Coulés! corps et biens! Et jusqu'au petit mousse,
Le défi dans les yeux, dans les dents le juron!
À l'écume crachant une chique râlée,
Buvant sans hauts-de-cœur _la grand'tasse salée_.
— Comme ils ont bu leur boujaron. —

- - - - - - - - - - - - - - - - - -

— Pas de fonds de six pieds, ni rats de cimetière :
Eux ils vont aux requins ! l'âme d'un matelot
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot.

— Voyez à l'horizon se soulever la houle ;
On dirait le ventre amoureux
D'une fille de joie en rut, à moitié soûle...
Ils sont là ! — la houle a du creux. —

— Ecoutez, écoutez la tourmente qui bougle ! —
C'est leur anniversaire — il revient bien souvent —
Ô poète, gardez pour vous vos chants d'aveugle ;
— Eux : le De Profundis que leur corne le vent.

... Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges ! ...
Qu'ils roulent verts et nus,
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, et sans cierges ...
— Laissez-les donc rouler, terriers parvenus !

Tristan Corbière.

Oh ! mourir, blanche folie !
De cueillir au fil des eaux
Pour tes cheveux Ophélie.
La lune dans les roseaux !

Georges Knopff.

Heures.

Aumône au malandrin en chasse!
Mauvais oeil à l'oeil assassin!
Fer contre fer au spadassin!
— Mon âme n'est pas en état de grâce! —

Je suis le fou de Pampelune,
J'ai peur du rire de la Lune,
Cafarde avec son crêpe noir....
Horreur! tout est donc sous un éteignoir.

J'entends comme un bruit de crécelle...
C'est la mule heure qui m'appelle.
Dans le creux des nuits tombe un glas... deux glas.

J'ai compté plus de quatorze heures...
L'heure est une larme. — Tu pleures,
Mon coeur!.. chante encor, va, — Ne compte pas.

Tristan Corbière.

Du Pardon de Sainte-Anne. (fragment).

Prends pitié de la fille-mère
Du petit au bord du chemin.
Si quelqu'un lui jette la pierre
Que la pierre se change en pain.

Tristan Corbière.

Rescousse.

Si ma guitare
Que je répare
Trois fois barbare :
Krisgindien,

Crie de supplice,
Bois de justice,
Boîte à malice,
Ne fait pas bien...

Si ma voix pire
Ne peut te dire
Mon doux martyre...
– Métier de chien! –

Si mon cigare,
Viatique et phare
Point ne t'égare ;
– Feu de brûler...

Si ma menace
Tromba qui passe
Manque de grâce ;
– Muet de hurler! – –

Si de mon âme
La mer en flamme
N'a pas de lame ;
– Cuit de geler...

Vais m'en aller!

Tristan Corbière.

Bateau ivre.

Comme je descendais des Fleuves impassibles
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs;
Des Peaux-rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors je me suis baigné dans le poème
De la mer, infusé d'astres et laiteux,
Devorant les azurs verts où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où, teignant tout-à-coup les bleuités, délires
Et rhythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus forts que l'alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les rougeurs amères de l'amour.

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants, je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets;

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des morts avec lenteur,
La circulation des sèves inouïes
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pas lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs;

J'ai heurté, savez-vous? d'incroyables Florides,
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères aux peaux
D'hommes, des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux;

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan,
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces
Et des lointains vers les gouffres cataractant!

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises,
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dans le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presque île balottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds,
Et je voguais lorsque à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais tacheté de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les Juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux extravasés aux ardents entonnoirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux! Et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur:
— Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré! Les Aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate! Ô que j'aille à la mer!

Si je désire une eau d'Europe c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé,
Un enfant accroupi, plein de tristesses, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de Mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons!

Arthur Rimbaud.

Adonaï!... Dans les terminaisons latines
Des cieux moirés de vert baignent les Fronts vermeils
Et, tachés du sang par des célestes poitrines,
De grands linges neigeux tombent sur les soleils.

Ar. Rimb.

Suis-tu que je t'ai fait mourir? J'ai pris ta bouche,
Ton coeur, tout ce qu'on a, tout ce que vous avez.
Et moi je suis malade. Oh! je veux qu'on me couche
Parmi les morts des eaux nocturnes abreuvés!

id.

Et calmement son âme a bu tout son vainqueur!

id

Les Effarés.

Noirs dans la neige et dans la brume
Au grand soupirail qui s'allume
Leurs culs en rond,
À genoux les petits — misère!
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.
Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gros sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge
Chaud comme un sein.
Quand pour quelque médianoche,
Façonné comme une brioche
On sort le pain,

Quand sous les poutres enfumées
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons,
Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons.

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres Jésus pleins de givre,
Qu'ils sont là tous,
Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
Entre les trous.

Tout bêtes, faisant leurs pières
Et reflies vers ces lumières
Du Ciel rouvert,
Si fort qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur chemin tremblotte
au vent d'hiver.

Arthur Rimbaud.

Voyelles.

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles.
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre; E candeur des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

Ô, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges:
— O l'Omega, rayon violet de ses yeux!

Arthur Rimbaud

Les Assis.

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leur femurs,
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs,

Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
De leurs chaises; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs.

Ces vieillards ont toujours fait trempe avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs perculiser leurs peaux,
Ou les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux des crapauds.

Et les sièges leur ont des bontés; culottés
De brun, la paille cède aux angles de leurs reins.
L'âme des vieux soleils s'allume, emmaillottée
Dans ces trempes d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,
Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour
S'écoutent clapoter des barcarolles tristes
Et leurs cabochs vont dans des roulis d'amour.

Oh! ne les faites pas lever! c'est le naufrage.
Ils surgissent, grondant comme des chats gifflés;
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage!
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.

Et vous les écoutez cognant leurs têtes chauves
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors,
Et leurs boutons d'habit sont des pruneilles fauves
Qui vous accrochent l'oeil du fond des corridors.

Puis ils ont une main invisible qui lie;
Au retour, leur regard filtre ce venin noir
Qui charge l'oeil souffrant de la chienne battue,
Et vous suez pris dans un atroce entonnoir.

Bayés, les poings crispés dans des manchettes sales,
Ils songent à ceux-là qui les ont fait lever,
Et de l'aurore au soir des grappes d'amygdales
Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever.

Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières
Ils rêvent sur leurs bras de sièges fécondés,
De vrais petits amours de chaînes en lisières
Par lesquelles de fiers bureaux sont bordés.

Des fleurs d'encre, crachant des pollens en virgules,
Les bercent le long des calices accroupis,
Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules,
Et leur membre s'agace à des barbes d'épis!

Arthur Rimbaud

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté!
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,
Cueillent les fruits mûrs de leur nubilité;
Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses!

Ch. Baudelaire

. . . . . .

Cachez les palais morts dans des niches de planches;
L'ancien jour effaré rafraîchit vos regards;
Voici le troupeau rouge des tordeurs de hanches!

. . . . . .

Quand tes pâles ont dansé si fort dans les colères,
Paris! quand tu reçus tant de coups de couteau,
Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires
Un peu de la beauté du fauve renouveau.

. . . . . .

Ar. Rimbaud

Les Chercheurs de Poux.

Quand le front de l'enfant, plein de rouges tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,
Ils vient près de leur lit deux grandes soeurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles asseoient l'enfant devant une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,
Et dans ses louros cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés
Et qui interrompt parfois un sifflement, salives
Repères sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter parmi ses grâces indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

Art. Rimbaud.

Oraison du Soir.

Je vis assis tel qu'un ange aux mains d'un barbier.
Empoignant une chope à fortes cannelures,
L'hypogastre et le col cambrés, une Gambier
Aux dents, sous l'air gonflé d'impalpables voilures.

Tels que les excréments chauds d'un vieux colombier,
Mille rêves en moi font de douces brûlures;
Puis par instants mon coeur triste est comme un aubier
Qu'ensanglante l'or jaune et sombre des coulures.

Puis quand j'ai ravalé mes rêves avec soin,
Je me tourne, ayant bu trente ou quarante chopes,
Et me recueille pour lâcher l'âcre besoin.

Doux comme le Seigneur du cèdre et des hysopes,
Je pisse vers les cieux bruns très haut et très loin,
Avec l'assentiment des grands héliotropes.

Ar. Rimbaut

.... C'est bon pour vous.
Hommes! qui songez peu que la plus amoureuse
Est, dans sa conscience, aux ignobles terreurs
La plus prostituée et la plus douloureuse
Et que tous nos élans vers vous sont des erreurs.

id

Elle est retrouvée
Quoi? l'éternité
C'est la mer allée
Avec les soleils.
..... id.

Elle est éteinte
L'église sainte,
Il est éteint
Le sacristain! Tr. Corbière.

Les pages intermédiaires sont vierges et n'ont pas été numérisées

N°. 520
Rappeler ce Numéro pour avoir le même livre.